

Extraits de l'entretien avec Catherine

Catherine a 54 ans. Elle est coordinatrice pédagogique. Elle organise souvent des ateliers d'écriture et a écrit trois livres sur des expériences dans ce domaine. Elle a besoin de transformer pour comprendre et elle exprime le sens qu'elle s'est donné en schémas. Elle a des problèmes d'orthographe, alors qu'elle adore les mots. Mots dont elle détourne souvent le sens. Elle est très vive. Elle est extrêmement créative et, physiquement, bien qu'elle souffre d'une fibromyalgie, elle est sans cesse en mouvement.

Elle n'a pas de problème cognitif, mais après trois formations en GM, elle désire en découvrir plus sur son fonctionnement mental.

Le texte ci-dessous reprend des extraits du dialogue.

La métaphore de la mosaïque

Dée - J'ai été élevée par mes grands-parents. Mon grand-père était carreleur, il faisait de la mosaïque. Et pour moi, la pensée, c'est la même chose que ça : ça doit être des choses que je peux placer, mettre ailleurs. Un de mes premiers jouets, c'étaient les petits carrés de mosaïque. Pour moi, la pensée, c'est la même chose que ça. Quand je travaille avec les gens, je leur dis : "On va faire une machine à penser." Le projet est là, on fait des cases et on les place, puis on les déplace, jusqu'à ce que ça convienne aux gens avec qui je travaille.

Deur. - Quelque chose de cohérent? Pour toi, la cohérence c'est important?

Dée. - Ah! oui, c'est très important.

Deur - Mais elle prend une forme visuelle?

Dée. - Oui, oui. Je ne sais pas quelle autre forme elle pourrait prendre, d'ailleurs! Et je me souviens bien du grand livre des mosaïques. Avec tous ces petits carrés, on pouvait refaire le monde et je suis restée, pour une part, à jouer là-dedans. Je travaille d'abord en noir et blanc, puis j'ajoute des couleurs, toujours. Les couleurs me servent à mettre des niveaux, à créer une structure.

Le lieu d'accueil : les ressentis

Interrogée sur son goût pour la lecture, Catherine dit qu'elle retient avant tout des sensations.

Dée. - J'ai lu plusieurs fois dans ma vie "La leçon de la montagne Ste Victoire" de Handke. Au début, je l'ai lu comme une promenade, mais c'est bien plus : c'est tout le rapport au monde de l'auteur. Son rapport avec l'écriture et son rapport à Cézanne. Il y a des moments où je sens que Handke est perdu et qu'alors il se pose des questions sur le fait d'être là ou pas là. Ce n'est pas juste comme ça, il est perdu.

Deur. - Quand tu dis que tu sens, comment est-ce que cela se traduit dans ta tête ou dans ton corps? Là tu y penses...

Dée - C'est comme si j'étais perdue avec lui. C'est comme s' il exprimait une sensation que moi, je connais. C'est plutôt ça que je fais. Une sensation que je connais d'être perdue dans ma vie et que je retrouve dans le texte, comme si le texte pouvait m'éclairer sur cette question-là.

Deur -Tu veux dire que tu te reconnais dans les émotions qu'il exprime?

Dée - Hmmm. Je rentre physiquement dedans. Par exemple, je lis un texte de Guillevic. Il parle d'une paroi. Eh! bien, elle est là en fait (*Catherine montre une paroi imaginaire devant elle*) et le fait qu'il ne puisse pas être en rapport avec les autres, c'est une paroi et je la sens.

Deur - D'accord, ce n'est pas seulement la voir, mais la sentir.

Dée - Ah! non, je la sens plus que je ne la vois.

Deur - Tu as l'impression d'une présence qui bloque?

Dée - Oui, c'est ça, ce n'est pas une image que je vois là-bas. C'est par rapport à moi.

Deur - Tu ne peux pas aller plus loin?

Dée - Oui, c'est ça. Il y a l'émotion. Dans les films, c'est pareil. Moi, les émotions, je les vis physiquement. Ce n'est pas un truc qui se passe en dehors de moi.

Deur- D'accord. Tu n'es pas nécessairement un personnage du film, mais tu ressens les sensations...

Dé - Dans les films, je crierais bien : "Non, pas par là!" Je ne suis pas l'autre, mais je reçois émotivement ce qu'il se passe sur la scène. Non, je ne meurs pas, ça non. Je pense que je reçois les choses d'abord physiquement, puis ça peut devenir visuel.

La nécessité d'un cadre pour contenir la profusion

Dée - De la même manière, quand je rentre dans une pièce où je dois donner une formation, il y a quelque chose de cet ordre-là qui se passe aussi. Je ne vais pas m'asseoir n'importe où, mais c'est physique!

Deur. - Qu'est-ce que tu veux dire?

Dée. - La manière dont les tables sont installées... Je les bouge, parce que, physiquement, ça ne va pas. Ou ça va. Ça va être un rapport entre l'air, l'espace et la lumière... On ne doit pas être trop serré, ni trop lâche et ça, ça se passe dans cet espace. Et l'espace, c'est aussi la

hauteur, la largeur. Je sens ça aussi physiquement. Je n'ai pas de règle. Je sais que c'est là que je dois m'asseoir.

Deur - Pourquoi m'as-tu demandé tout à l'heure si on ne fermerait pas la porte?

Dée- Parce que, pour moi, il y a toujours quelque chose qui existe là. Pour moi, ça (elle ferme la porte), c'est plus facile. Parce que je pourrais être distraite : il y a aussi des choses qui se passent ailleurs. Ce n'est pas nécessairement quelqu'un qui passe. C'est juste que moi, ça me recentre. C'est plus ça.

Deur - Donc tu cherches une place qui serait dans les justes proportions...

Dée - Par rapport à l'autre. Ici, je pourrais être distraite par le couloir. Ça, ça existe alors.

Deur - Ça veut dire que tu cherches des limites, dans un sens?

Dée- Oui, sûrement. Mais par contre, quand je suis une formation, le mieux, c'est d'être face à une fenêtre : j'ai besoin de penser par là. Par contre, si je donne une formation, je n'ai pas besoin de fenêtre.

Deur - Ici, l'espace n'est pas clos, mais c'est un espace. Si on ouvre, il devient multiple.

Dée - Oui, j'ai besoin d'un mur blanc pour travailler. Ici, il y a trop de choses. J'ai besoin de regarder le panneau blanc, en dessous des livres. Ici, c'est plein, alors que je voudrais penser dans du vide. Pour créer, j'ai besoin de vide. Et pour moi, tout ça est physique.

Deur - On sait que la création est importante pour toi. Le geste d'imagination est vital. Tu as l'impression que quand tu es en train de penser, de créer...

Dée - C'est la profusion!

Deur - Et donc il te faut du vide pour lâcher tout cela?

Dée - Pour moi, le mieux, c'est de travailler avec quelqu'un d'autre, qui m'aide à mettre de l'ordre dans ma profusion. Si c'est un autre qui fait des schémas et tout ça, parce que si c'est un autre qui commence à tout découper en petits morceaux, aargh! C'est comme des vannes. D'ailleurs, quand je fais de l'accompagnement de projets et que les gens n'ont pas d'idées sur un truc, je leur dis : "Ecoutez, je vais ouvrir mes vannes, mais il y a à boire et à manger, à jeter, à détruire. Prenez ou ne prenez pas là-dedans, cela va peut-être vous donner d'autres idées. Il y en a peut-être là-dedans que je ne prendrais pas, mais que vous allez prendre et qui vont vous faire rebondir." Alors, j'ouvre et vroum...

Deur - Ça vient tout seul?

Dée - Oui, c'est ça, c'est comme un geyser. Ça sort, quoi!

Deur - Tu as l'impression que c'est tout le temps en ébullition là-haut?

Dée - Ça l'était. Je ne pouvais pas ne pas penser.

Deur - Et penser, c'est inventer?

Dée - Ou analyser, poser des questions. Mais c'était en travail constamment. Dans ma tête ça remuait tout le temps. Depuis que je suis malade, j'ai arrêté ça.

L'incorporation

Deur - Cette profusion, elle arrive comment? En images, en mots, en sensations? Un peu de tout?

Dée - Oui, c'est mélangé. Quand on me raconte quelque chose, je le prends en sensations aussi et j'ai dû apprendre par exemple à ce que je ne doive plus incorporer. Parce que je me souviens, quand je faisais de la relance de texte - je l'ai fait beaucoup dans les ateliers d'écriture - j'ai toujours incorporé. Je pense que je faisais ça dans les accompagnements aussi. Je me souviens que je me suis trouvée devant une pièce de théâtre de Veronica Mabardi et je me suis dit : "C'est trop, je n'arriverai jamais à incorporer tout ça!"

Deur - Qu'est-ce que tu mets dans ce terme "incorporer"?

Dée - C'est mettre à l'intérieur de soi et pas là (elle montre l'espace devant elle). Je pense que quand j'étudie quelque chose, je l'incorpore.

Deur - Ce n'est pas toi qui vas te mettre dans la chose, c'est la chose qui va se mettre...

Dée - Dans moi.

Deur - A un endroit précis?

Dée - Ça, je ne sais pas (silence). Il y a un souvenir précis qui me revient. C'était une exposition de peinture où j'ai eu mal au bras. Je me suis dit : "Il devait se faire mal en peignant." et je l'ai ressenti dans mon bras. De cela, je me souviens, mais quand je lis quelque chose ou que j'entends un texte, il vient à l'intérieur, mais je le mettrais pas dans mes jambes ou dans mes bras, il vient dans mon tronc.

Deur - Dans l'estomac ou ailleurs?

Dée - Oui. C'est comme si je digérais. Presque comme si je mangeais la chose et que je l'incorporais. Alors, ça restait. Et quand c'était incorporé, alors, je pouvais en faire quelque chose. Et en dire quelque chose. Alors j'ai compris qu'avec le texte de Véronica, je pouvais aussi le mettre devant. Parce que là c'était trop, je n'arrivais pas à prendre tout cela. Et je pense aussi maintenant que, quand j'ai dû faire beaucoup de travail, j'ai dû prendre les sensations des gens, énormément. Maintenant j'en suis consciente.

Deur - Ça t'arrive encore?

Dée - Moins. Je peux très facilement être dans l'émotion de l'autre.

Deur - Et alors, ce n'est pas de l'empathie, mais de la sympathie au sens propre du terme.

Dée - Oui, c'est ça. J'ai appris à mettre mes limites. Maintenant c'est ici (elle montre l'espace devant elle), ça n'est plus dedans. Mais les films, je ne peux pas voir un film d'horreur ou un film tragique, parce que ça me rentre dedans en fait.

Deur - Et alors tu as mal?

Dée - En tout cas, je suis crispée.

Deur - Tu as un peu l'impression de faire l'éponge?

Dée - Oui, tout à fait.

Le dialogueur lui fait part de certaines de nos recherches sur le mouvement et lui parle de Vinciane qui devient la sauce ou le poêlon ou... Elle l'interrompt :

Dée. - Moi, je fais des sauces dans ma bouche. Je me dis : "Ah! aujourd'hui qu'est-ce que je vais faire? Prendre ça (elle remue la bouche) avec ça (même mouvement). Elle n'est pas faite, mais elle est dans ma bouche, vraiment.

*A propos de régulation, elle parle de **la nécessité de "mettre des bords"**.*

Dée - Je sais que parfois, quand je crée des ateliers, je me sentais en danger, parce qu'il n'y avait pas de bords. S'il n'y a pas de bords... Je crois que le besoin de cohérence, c'est ça qui vient redonner une colonne vertébrale à ce truc qui peut partir dans tous les sens. Mais ça, je sais de moi et j'ai dû apprendre à gérer ça. Et quand je travaille maintenant, les choses vont là (devant elle), mais elles ne viennent plus à l'intérieur.

Deur - Mais elles ont toujours ce côté concret, cette consistance, ce volume?

Dée - Oui et je pense que, quand j'étudie, j'incorpore encore. Et c'est pour ça que je ne peux pas avoir de traces de la théorie : c'est dans mon corps, en fait. C'est assimilé, comme de la nourriture. Là, j'ai préparé un truc avec Anne, ma collègue, qui n'est pas très créative, et ça va très bien, parce qu'ils mettent des bords, ces gens-là. Alors que si je travaille avec un autre créatif, c'est terrible. Souvent alors, il y en a un qui déborde l'autre. Parce que dans d'autres situations, quand je coordonne, c'est moi qui tiens les cadres. Quand j'ai travaillé avec les écrivains et tout ça, je tenais les cadres que j'avais moi-même imaginés avec eux.

Deur - Oui, ta part de créativité était dans l'invention de ces cadres?

Dée - Oui, mais je ne parlais pas avec eux, je les ramenais aux cadres. Je peux faire les deux : créer et fixer le cadre. Souvent, je travaille avec trois pages, quand je crée ou quand j'accompagne. Il y en a une avec les choses qu'on est en train d'inventer. Il y en a une où on trouve des détails, des infos supplémentaires et la 3ème, c'est la structure. Mais je les remplis en même temps.

Deur - Et tu vas d'une page à l'autre?

Dée - C'est une manière de trier ce qu'on me dit et ce qui vient. Je pense que, fondamentalement, j'ai besoin de structure. J'ai beaucoup travaillé sur la structure des ateliers d'écriture des Neumayer et avec ça je peux faire tout, mais ça ré-ordonne mon affaire. Si je n'ai pas ça...

Deur - C'est ton squelette?

Dée - Oui, c'est ça.

Deur - Tu sais d'où te vient ce besoin de structure?

Dée - Je pense que c'est **cette histoire de mosaïque**. En tout cas, je me suis rendu compte que la mosaïque était une structure pour moi, parce que ce que j'avais dessiné pour mon gros projet (le travail avec les écrivains, les illettrés et les lettrés, qui était quand même une aventure très risquée et complètement innovante), il y avait des rectangles qui s'emboîtaient les uns dans les autres, mais quand j'ai voulu dessiner cela pour les faire comprendre à quelqu'un d'autre (dans le cadre de mon mémoire pour la FOPA), c'est devenu une vraie mosaïque : j'ai mis des couleurs pour le rendre compréhensible et c'est devenu une mosaïque. C'était un plan d'architecte. Et quand j'ai écrit mon bouquin, j'ai fait ça aussi. J'ai besoin de ça. Après les consignes viennent toutes seules. Quand j'ai écrit mon mémoire, je n'avais pas fait le plan d'abord et j'ai écrit des pages et des pages. Le gars qui me suivait m'a dit : "Ca, c'est une fiction,, il faut tout réécrire. Je ne comprends rien, il y a trop." Et là, j'ai fait un plan d'architecte. J'ai besoin de connaître les fils de cohérence.

Deur - Ca veut dire que, dans la 1ère version, tu avais laissé aller?

Dée - Oui, je devais raconter les ateliers, je n'avais pas de structure, j'ai essayé de suivre le fil chronologique et j'ai débordé.

Deur - Quand tu veux être assurée, tu as besoin de la mosaïque, de ton plan, du mur blanc et de la porte fermée, mais peut-être que si tu n'avais pas appris à te donner ces bords, comme tu dis, tu irais dans le flux.

Dée - Mon flux, à mon avis, est désordonné.

Deur - Dans le cas de ton mémoire, c'était la chronologie qui servait de structure, mais tu étais dans la profusion. Tandis que, quand tu peux te donner d'abord la structure-mosaïque, tu arrives à contenir ta profusion?

Dée - Oui, c'est ça qui permet le tri dans la profusion. L'image qui me vient, ce sont les moules à gâteau: ça découpe dans tout le champ des possibles.

(...)

Dée - Je me souviens du texte que je devais lire à l'enterrement de mon père (souvenir récent). C'était dans la grande Collégiale de Nivelles et j'ai vraiment senti dans mon dos que les siècles étaient là. C'était impressionnant et c'était magnifique. Ça n'avait rien de religieux, mais c'était incorporé. Et je me suis mise à parler, j'ai entendu le son partir et je me suis dit que je devais attendre qu'il revienne.

Deur - Les **vibrations**?

Dée - Oui, c'est ça. Ça corrobore quelque chose que mes amis me disent : que quand on est allés voir un spectacle, une expo, j'arrive à traduire les sensations que ça fait. Ils disent : "Oui, ce que tu dis, c'est juste, mais moi, je ne l'ai pas."

Deur - C'est comme si le corps était une peau de tambour.

Dée - Au moins, parce que parfois, ça passe au travers.

Deur - Oui, comme s'il y avait quelque chose qui passait à travers. D'autres se projettent à l'extérieur ou font les deux à la fois.

Dée - Ah! non, moi pas. Et de savoir que tout le monde n'incorpore pas, cela m'a surprise. J'ai appris à ne plus parler par exemple de la disposition des salles de formation : je vois bien qu'on me prend pour une illuminée.

Dans la discussion qui suit (hors enregistrement), Catherine dira qu'elle doit réfléchir à ce besoin d'incorporation. Elle le relie à son besoin de mouvement. Le mouvement, même tenu (cf. les vibrations), pour elle, c'est la vie.